

La Saint-Jean-Baptiste

Le 24 juin approche. Il n'est pas trop tôt pour se demander si les Canadiens français célébreront convenablement leur fête nationale. L'an dernier, il y a eu progrès: plusieurs de nos paroisses ont organisé une manifestation nationale du 24 juin pour la première fois; en général, la célébration fut un peu plus éducative que dans le passé. Mais la vraie brise patriotique n'a pas encore soufflé, avouons-le, sur tout le Canada français.

Notre apathie ne peut manquer d'amuser ou de scandaliser les autres peuples, pour qui la fête nationale est une tradition sacrée, un examen de conscience, un coup d'oeil sur l'avenir, une semence d'idéal, un élan vers les réalisations nécessaires.

Pourquoi la St-Jean-Baptiste ne serait-elle pas célébrée, cette année, dans chacune des paroisses même les plus modestes du Canada français? On peut organiser une véritable fête nationale sans dépenser beaucoup d'argent. Il faut y mettre un peu de dévouement, c'est vrai; mais en sommes-nous rendus à ce point que, dans nos paroisses, il ne se trouve deux ou trois personnes capables d'un dévouement élémentaire comme celui-là? Est-il donc vrai qu'il faille désespérer de notre peuple?

* * *

C'est donc entendu, nous allons célébrer la St-Jean-Baptiste. Mais il ne suffit pas de célébrer: il faut le faire de manière à édifier, à éclairer et à stimuler notre peuple.

Il faut commencer la fête nationale par une prière à "Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires". Que l'on s'amuse ensuite, ce jour-là, comme s'amuse les gens distingués, c'est très bien, encore qu'il soit convenable de rester en famille et de réserver pour un autre jour les excursions plus sportives que patriotiques.

Faudra-t-il des discours? Oui, oui. Comment fera-t-on l'éducation patriotique de notre peuple sans recourir au langage persuasif de l'éloquence? Mais il y a discours et discours. Certaines élucubrations sont, à la vérité, indéfendables, parce que trop inconsistantes, trop dépourvues de sincérité, pas assez stimulantes ou pas assez judicieuses. Mais cela ne justifie nullement la condamnation en bloc que font des discours de St-Jean-Baptiste certains esprits impitoyables plus enclins à démolir qu'à construire. Au lieu de supprimer ces discours, mettons-y donc l'étoffe qui les rendra utiles et intéressants, car ils sont nécessaires ici comme chez tous les peuples civilisés.

* * *

Notre peuple est appelé à résoudre bientôt des problèmes sociaux qui dépasseraient sa capacité, si un patriotisme chrétien plus intense ne venait décupler les puissances de son coeur et de son cerveau. Or, ce patriotisme, nous le développerons par une célébration sérieuse de la St-Jean-Baptiste dans toutes les paroisses du Canada français... sans exception.

L'ACTION NATIONALE

Retour à la terre

Pour n'avoir pas accepté la vie rurale par les raisons supérieures de tradition à continuer, de moralité à sauvegarder, de vie nationale à fortifier, nous devons nous y mettre pour les motifs les plus terre à terre, les plus matérialistes qui soient: pour manger! Nous devons pratiquer le **BÛCHE OU MEURS, SÈME OU CHÔME!** Il n'y a, et il n'y aura de plus en plus que la campagne qui fournira du travail et le fruit du travail. Les villes ne suffisent pas même à établir leurs enfants: que voulez-vous qu'elles fassent des survenants?

Il est devenu brutal, mathématique, le problème de l'établissement de notre jeunesse; c'est une question qui ne se règle pas en laissant faire, qui empire avec le temps, puisque chaque année de retard résulte en 80,000 garçons et filles de plus qui sortent des écoles, qui veulent travailler, qui veulent s'établir, qui veulent se marier... Ce devrait être une force de conquête, dans un pays neuf à peupler, comme notre Québec, qu'une semblable recrue; mais non, il semble plutôt que ce soit un problème, et qu'on ne veuille pas s'y appliquer.

Les conséquences de l'inertie deviennent lamentables: qu'il suffise de remarquer les chiffres tou-

jours accrus de la criminalité des jeunes, et la baisse effarante du nombre des mariages. Raisonçons l'affaire sans pruderie: la vocation ordinaire des jeunes gens est le mariage. C'est Dieu qui a mis dans le cœur l'attraction d'un sexe vers l'autre, en vue de la multiplication du genre humain. Si l'amour ne trouve pas son aboutissant naturel dans la création d'un foyer, il a bien des chances de tourner à l'immoralité sous toutes ses formes, tant chez la jeune fille que chez le garçon; et ainsi, ce qui aurait dû être, selon les desseins de Dieu, une force et une beauté, devient par la négligence des hommes une déchéance, une laideur et un déshonneur.

Or, il y a des vieilles paroisses rurales de Québec sans aucun mariage l'an dernier; partout l'on a remarqué un fléchissement considérable dans la nuptialité, dans la natalité, — et dans la moralité. Toute cette faillite, parce que les établissements sont impossibles: à la campagne on se marie quand on a une terre; sans doute, beaucoup de fermes en banqueroute sont à vendre, mais pour acheter, il faut de l'argent, ou du crédit, et le courage d'accepter le risque du précédent failli. En ville, on crée un foyer quand on est assuré d'un revenu à peu près stable; pour cela, il faudrait empêcher les fils de cultivateurs de venir prendre les rares positions qui peuvent un jour devenir possibles.

Ils sont nombreux, les jeunes gens, actuellement. La classification officielle du recensement de 1931

d'après l'âge et le sexe nous fournit ample matière à réflexion et à prévoyance.

Groupes d'âge	Hommes	Femmes	Total
De 0 - 4 ans	177 556	175 339	352 895
5 - 9	178 150	175 693	353 843
10 - 14	158 152	157 660	315 812
15 - 19	147 536	152 319	299 855
20 - 24	130 733	136 383	267 116
25 - 29	113 135	113 287	226 422
30 - 34	98 202	95 976	194 178
35 - 39	89 145	84 923	174 068
40 - 44	78 682	74 005	152 687
45 - 49	68 680	62 960	131 640

Etc., etc.

A qui étudie le problème de l'établissement de la jeunesse, les chiffres les plus impressionnants tombent entre 15 et 30 ans. Québec possède plus du quart de sa population dans ces âges décisifs de la vie: notre province en fera-t-elle un succès ou un gâchis? l'armée du chômage ou l'armée de la conquête? des constructeurs ou des démolisseurs? La réponse est urgente; on la trouvera dans le souci ou dans l'insouciance des dirigeants.

Nous comptons donc 793,393 jeunes gens de 15 à 30 ans. Les quelques milliers d'entre eux qui sont établis compensent pour ceux de plus de 30 ans qui ne le sont pas; en sorte que l'on peut fixer sans exagération à 780,000 le nombre de nos célibataires sortis des écoles, parvenus à l'âge de gagner leur vie et de se préparer un foyer. C'est cela, le problème social, économique et national, non pas dans

les livres, mais dans la matière tangible: dans l'homme. D'ici dix ans, il devrait se célébrer chez nous 300,000 mariages, ce qui laisserait encore une marge de 180,000 pour le célibat volontaire ou non. Sait-on bien que 300,000 mariages, cela veut dire l'équivalent de 1000 paroisses de 300 familles? et que c'est mieux qu'une armée de Napoléon, pour les conquêtes sans armes de la civilisation sur la forêt, pour la résistance française devant les coalitions de races qui ne nous aiment pas, et pour le maintien du nombre et de la qualité, pour l'agrandissement du territoire...

Notre race sera agricole, ou elle ne grandira plus, elle disparaîtra. Jamais nos guides n'ont trouvé heure plus favorable pour lui redonner le caractère que les étourdissements de la prospérité mal comprise étaient en train de lui faire perdre; jamais peut-être ne se répétera une si belle occasion.

Le commerce du bois ne va plus: rattrapons les concessions forestières colonisables, dans tous les secteurs de la province, ainsi que le réclame, avec tous les hommes de bon sens, M. l'abbé Bergeron, missionnaire-colonisateur: 'La prise de possession d'une partie des limites de l'Est, où l'on pourrait placer des jeunes gens non émancipés, et les faire aider par leurs parents, n'empêcherait pas l'ouverture de certains cantons dans l'ouest de la province. Abitibi, Témiscamingue, et d'y former des espèces de camps de concentration où les jeunes gens de

bonne volonté pourraient travailler aux défrichements et à la confection des routes (au lieu de les enfermer aux camps de la citadelle ou de Bishop's Crossing).

“Où est-elle cette terre sur laquelle tant de gens cherchent le seul refuge assuré contre la faim et les autres misères que la faim engendre ? La région du Saguenay est remplie. Les terres des comtés du Sud, depuis Compton jusqu'à Gaspé, sous licence de coupe ou de pêche. Une tranche considérable de l'Abitibi-Témiscamingue appartient au Pacifique. Que nous reste-t-il pour établir les 5000 jeunes gens de la campagne qui demandent des lots, et les quelque 4,000 familles, toujours de la campagne, et quelques milliers des villes, qui demandent à s'établir ? N'oublions pas que nous avons, au bas mot, 30,000 couples à établir tous les ans... Prenons la Beauce, par exemple, Il y a là plusieurs centaines de célibataires qui pourraient, sans qu'il en coûtât beaucoup à l'Etat, s'établir dans les limites des Breakey, si ces limites redevenaient propriété de la nation, par échange, ou même par expropriation. Quand on a cru qu'il était de l'intérêt du pays, pour développer la force motrice, d'exproprier les cultivateurs, on l'a fait. Si aujourd'hui l'intérêt du même pays exige qu'on exproprie les propriétaires (ou locataires) de grands domaines forestiers, qu'on y aille sans peur. Ça s'est vu dans d'autres pays, et ça se verra encore”.

La terre est pour l'homme et non pour la spéculation; c'est le Pape lui-même qui rappelle cette vérité du droit naturel, quand il revendique ces "catégories de biens dont on peut soutenir avec raison qu'ils doivent être réservés à la collectivité".

Une fois les territoires de colonisation préparés dans toutes les parties de la province, qu'on y guide les gens à établir, et qu'on les aide, sans les forcer tous à monter dans l'Abitibi, alors que des forêts fertiles sont là, pour eux, à quelques milles de la vieille maison. L'argent du chômage servirait magnifiquement à développer le pays et à fournir du travail, un gîte, le bois de chauffage et le pain, indéfiniment. A condition qu'on en mette copieusement, de l'argent public, dans ce sanatorium de la misère.

Une réponse officielle de l'hon. M. Godbout à M. Rioux, président de l'U.C.C., nous donne un bon rayon d'espoir, si elle peut se traduire en pratique: "... Vous avez exprimé le désir que les particuliers puissent se substituer aux municipalités pour bénéficier des avantages du projet Gordon concernant le retour à la terre, je dois vous dire que les \$200 *peuvent être* versés à la municipalité qui, elle, prend la responsabilité du paiement envers le gouvernement provincial. Je n'irai pas jusqu'à affirmer qu'Ottawa nous permettrait d'autoriser le paiement de cette somme de \$200 en nature plutôt qu'en argent".

Cette lettre veut dire que des sociétés comme la St-Vincent-de-Paul, ou des particuliers comme le père de nombreux fils réduits au chômage, à la maison ou ailleurs, pourraient fournir \$200 au conseil municipal, et que \$200 d'Ottawa et \$200 de Québec compléteraient les \$600 alloués au Retour à la terre. De plus, si Ottawa le permet, comme on semble en train de l'obtenir, et si Québec suit, le particulier pourra fournir des outils, chevaux, ameublements, etc., au lieu des \$200 plus difficiles à recueillir. Si l'on s'emploie généreusement à lancer ce système, ce sera véritablement notre salut, et les chefs civils qui en auront fait profiter, non pas des centaines, mais des milliers et des dizaines de milliers de défricheurs, mériteront bien de la patrie, de l'ordre social et de l'économie politique.

Les Français ont traduit le mot **HOMESTEAD** par la locution pleine de sens **BIEN DE FAMILLE**. Souhaitons, réclavons que nos dirigeants distribuent à foison des patrimoines, des biens de famille, et nous aurons plus de facilité de conserver chez nous **LA FAMILLE**, notre meilleure force, et notre *esprit de famille*, notre meilleure qualité. Bossuet, qui mérita de former à la politique le fils de Louis XIV, lui enseigna de préparer l'avenir: "Ce n'est pas assez au prince de **VOIR**, il lui faut **PRÉVOIR**" C'est essentiellement la haute fonction de l'homme d'État sérieux, ce successeur des rois, surtout ces années-ci.

A la vue de la grande floraison de naissances offerte par la conscience et la générosité catholiques, le chef digne de ce nom se doit de prévoir que nous ne devons pas ici copier notre politique et nos directives nationales sur celles des pays à basse natalité, à fils unique, et à territoire surpeuplé, mais inventer une *politique familiale*: sauvons la famille et la famille nous sauvera. Quand un fermier voit doubler sa récolte ou son troupeau, il agrandit d'AVANCE ses granges, ses caves et ses étables. Ne fera-t-on pas de même pour le doublement des hommes? D'ici 1955, notre population, en suivant sa natalité normale, devra se multiplier par deux et devenir 5,600,000, avec 2,000 paroisses rurales: où préparera-t-on de l'espace pour ce merveilleux débordement de vie?

Pour faire l'éloge du ministre Choiseul, Talleyrand dit qu'il était de ces gouvernants qui ont LE PLUS D'AVENIR DANS L'ESPRIT. Tel est bien le genre de chefs qui nous sauveront des secours directs, des soulèvements, de la banqueroute et du malheur généralisé. Que le salut du peuple soit bien la loi suprême, comme en temps de guerre. Si les trésors publics obérés trouvent lourdes les charges du Retour à la terre, ils n'ont qu'à se souvenir de 1914-1918, alors que nous ne refusions ni or ni hommes pour *sauver la civilisation*. Sauvons-la chez nous cette année, en ne tuant que le chômage, et en organisant le bonheur.

Alexandre DUGRÉ, S.J.

Jeune-Canada

On a coutume de dire que les grands mouvements — ceux qui introduisent un réel changement dans la façon de vivre d'un peuple — sont le résultat des circonstances, leur aboutissant nécessaire. Ainsi, excuse-t-on de leur inertie les hommes, profonds réalistes, qui pourraient mettre leur énergie au service d'un idéalisme constructeur, mais qui attendent la poussée de l'heure. Les Jeune-Canada ne prétendent pas être personnellement de "profonds réalistes". Ils ne prétendent pas avoir vu toujours par eux-mêmes les plaies dont souffre notre organisme national. Mais ils croient avoir puisé aux bonnes sources leurs informations; avoir écouté attentivement et fidèlement ceux qui, chez nous, sont les dépositaires de la véritable tradition — les intelligences dirigeantes parmi nos aînés. Et ils cherchent avant tout, en propageant la conscience de notre grande détresse, à faire naître les circonstances qui stimuleraient nos hommes supérieurs, leur arracheraient l'effort libérateur.

* * *

Nous n'avons jamais voulu révolutionner; nous voulons transformer. Nous n'avons jamais voulu détruire; nous voulons continuer à consolider l'œuvre autrefois commencée et apparemment inter-

rompue depuis quelque temps, malgré le véritable renouveau national provoqué naguère par des groupements comme l'*Action Française*, (Montréal).

Le mouvement des Jeune-Canada procède avant tout d'une volonté de réaction. Nous nous sommes trouvés un groupe de jeunes gens, profondément dégoûtés par nos observations personnelles sur l'état de choses actuel, dans l'ordre national; et nous avons décidé d'arrêter, pour notre faible part, la marche du peuple canadien-français vers l'abîme.

Nous avons surtout observé dans nos propres rangs, parmi ceux de notre âge, l'étendue et la profondeur de la défaite. A quoi songent ceux qui, à l'heure actuelle, cherchent à "se placer les pieds", dans une position stable pour l'avenir? Quelle est leur mentalité? Hélas, disons qu'ils vivent au jour le jour, ne voient pas plus loin que le lendemain. Leur vie est un vaste désordre où peuvent entrer à chaque instant des éléments nouveaux dont ils ne se préoccupent même pas de savoir s'ils leur conviennent. On leur a dit qu'avec tel moyen, "on arrive". A quoi? Ils seraient bien en peine de le dire. Esprits indisciplinés, peu objectifs, ils n'ont jamais appris à vouloir quelque chose de précis; ils n'ont jamais sérieusement cherché leur voie; ils ont pris tout naturellement celle qui était ouverte devant eux. Ils sont pleins d'ambition, probablement prêts à tous les sacrifices, inutiles d'avance. Les efforts de l'un sont dirigés contre l'autre. Toutes

ces forces s'annulent, se détruisent. Peut-être, direz-vous, est-il illusoire de demander à tous d'oublier leurs intérêts personnels pour ceux de la nation? Ne pourrait-on leur faire comprendre au moins que ces intérêts sont liés? Car dans l'état de quasi-servitude où nous sommes réduits, au point de vue économique, est-il probable qu'un jeune Canadien français isolé — surtout s'il n'appartient pas à une famille influente ou s'il est dépourvu de bonnes attaches politiques — puisse réussir dans la vie d'une façon brillante?

Il existe un sentiment national chez la jeunesse d'aujourd'hui. Sentiment assez négatif il est vrai, qui consiste à se démolir entre soi et à défendre violemment "la race" quand c'est un non-Canadien français qui l'attaque. Etrange patriotisme! Quand donc aurons-nous une école de critique constructive qui ne détruira plus rien que pour le plaisir de détruire, mais qui reconstruira à côté de ce qu'elle démolit? Sur ce point-là, au moins, peut-être, nous faudra-t-il attendre de nos aînés, un exemple plus réconfortant. Nous admirons ceux d'entre eux qui ne veulent pas tolérer la médiocrité; nous admirons moins ceux qui la voient partout pour s'accorder le loisir de la poursuivre sans relâche. L'action positive ne vaudrait-elle pas mieux qui stimulerait, exhorterait à produire des œuvres, lesquelles, par leur beauté et leur grandeur mêmes, étoufferaient la fourmillante médiocrité?

C'est pour travailler en ce sens que les Jeunes-Canada sont entrés en scène, en décembre dernier. Ils se sont persuadés que le mal est chez nous avant tout. Nous ne sommes pas une race de persécutés. Tout au plus de victimes volontaires. Quand nous l'avons voulu, nous avons toujours obtenu tout ce à quoi nous avons droit. Il y eut des heures où nous fûmes puissants, parce qu'alors les partis s'effaçaient pour nous restituer la figure d'un peuple. Depuis cinquante ans nous sommes divisés et affaiblis parce que nous avons cessé d'être un peuple pour cultiver jalousement l'esprit de parti.

Or, la jeunesse ne veut plus de ce régime. Elle abandonne résolument le culte des idoles. Elle ne se laisse plus toucher par les éloges que ces messieurs des clubs se prodiguent entre eux, même si par routine elle se donne l'air d'y applaudir. Mais la jeunesse — est-elle une vraie jeunesse ? — se sent impuissante. Tous les jours elle se rend compte qu'elle ne cesse de perdre de sa fierté et de sa confiance. Elle rêve de redressement, d'avenir meilleur. Et pourtant elle se défie de tout rêve, tant le solide ne lui apparaît que dans l'action.

Nous disons avec fatuité que nous n'avons plus d'illusions. Et nous ne songeons pas que les grands hommes ont été dans leur jeunesse remplis de ce que les leurs appelaient sans doute des illusions. J'entendais quelques étudiants parler d'un article de Jean-Claude Martin dans le *Quartier Latin*,

sur la "Valeur du Rêve". L'idée les heurtait. L'idéalisme, le rêve, comme inspiration d'énergie, comme règle de conduite, ne leur disait absolument rien. Cloison étanche entre l'idée et le fait, le rêveur et le réaliste. Et pourtant n'est-ce pas celui qui s'élève jusqu'à l'essence même des choses, qui en connaît la valeur? N'est-ce pas l'idéaliste qui souvent est le plus adapté à la vie? Ne sont-ce pas les remèdes qu'il propose qui ont la meilleure chance d'être les vrais et les bons?

* * *

Pour trancher ce débat, "Soyons nous-mêmes"! ont dit un jour quelques jeunes gens. En novembre dernier, ils commencèrent à écrire des articles. Les premiers ont paru dans le *Quartier Latin*, sous la signature de Pierre Asselin, Roger Larose, Pierre Dagenais, Dollard Dansereau, Paul Dumas, Pierre Dansereau, Gérard Filion. Puis est venu le "Manifeste de la Jeune Génération", rédigé par André Laurendeau et approuvé par tous les Jeunes-Canada. Déjà nous existions. Nous étions peut-être douze ou quinze, de tendances très diverses, pour la plupart étudiants, appartenant à différentes facultés de l'Université de Montréal. De doctrine précise, sauf les principes généraux élaborés dans notre manifeste — nous n'en avions guère. Nous n'avons pas voulu élargir notre champ outre mesure ni nous imposer de trop étroites frontières. Nous attendions une occasion d'entrer activement

dans la vie. Nous considérons qu'à l'épreuve nos principes prouveraient leur valeur, s'achemineraient vers la précision. Qu'on n'aille pas conclure cependant que nous partions avec des idées vagues. Sur la sottise de la *partisannerie* politique, du patriotisme verbal, sur la nécessité de la collaboration nationale, tous étaient d'accord. Mais, plus peut-être que l'homogénéité parfaite de l'association, nous avons cherché la vitalité, vitalité que lui donnerait, espérons-nous, la variété et la richesse de tempérament de ses premiers affiliés. Disons pourtant que nos articles aux journaux et nos causeries radiophoniques sont l'œuvre en quelque sorte d'une collaboration. Tous assument la responsabilité de ces ébauches de notre doctrine livrées au public.

* * *

Sera-ce prétention que d'exposer ici les premières entreprises des Jeune-Canada? Que l'on y voie les progrès accomplis par une idée beaucoup plus que l'énergie déployée par un groupe de jeunes hommes. Il fallait une opinion publique déjà disposée à entendre ce que nous avons à dire pour que treize cents personnes pussent être réunies à quelques jours d'avis. On a commenté de diverses façons notre première assemblée à la salle du Gesù de Montréal. Des esprits chatouilleux y ont surtout vu des attaques contre certains personnages. Sans doute, en notre beau pays, il serait par trop extraor-

dinaire qu'un groupe de jeunes gens convoquât une grande assemblée populaire sans avoir pour but de parler contre quelqu'un ou quelque chose. Que ces messieurs se détrompent pourtant. Notre préoccupation première a été d'exprimer des idées que nous croyons constructives. Nous confesserons en outre que notre foi en ces mêmes idées est telle que nous n'admettons point aux idées contraires une égale valeur. Partant, nous combattons ceux que nos principes d'action effarouchent dans leur apathie et leur indifférence. Et nous continuerons de nous opposer à leurs idées sans attaquer leur personne, autre dérogation au procédé traditionnel.

Notre seconde assemblée a consacré de façon brillante l'adhésion de nos aînés à notre mouvement. — Les Jeune-Canada n'oublieront pas de sitôt les paroles prononcées par monsieur Montpetit ce soir-là, ni surtout l'éloquente et pratique collaboration que nous apporta M. Esdras Minville. Entre temps, des centaines de signatures s'ajoutaient chaque jour au bas de notre manifeste. Nous étions nous-mêmes, je puis bien l'avouer, étonnés de nos succès. Nous nous étions jetés dans l'action avec le modeste espoir de faire un peu de bien, de réveiller quelques esprits sommeillants. Nous étions prêts à rencontrer la dérision ou les décourageants "A quoi bon"? Or, voilà que les Jeune-Canada doivent entretenir des relations avec des jeunes hommes de leur génération, du Pacifique à l'Atlan-

tique. De toutes parts on se rallie à leur mouvement. Preuve qu'on les attendait, qu'ils sont venus à leur heure.

* * *

S'il en est ainsi et si on leur fait l'honneur d'attendre beaucoup de leur mouvement, ils sont prêts à donner beaucoup, car ils croient avoir quelque chose à donner. Ils n'entendent pas que ce soit en vain que leurs aînés, leurs pères, leurs éducateurs aient souhaité voir poindre une génération qui laisserait le Canada français plus grand qu'eux-mêmes ne le laissèrent. Nous acceptons les responsabilités que cet espoir comporte. L'on attend de nous que nous définissions d'abord notre doctrine nationale; que, pour les prochains domaines de notre activité, nous nous tracions des lignes de conduite à nous-mêmes et à ceux qui veulent nous suivre. C'est chose déjà commencée au point de vue économique par monsieur Esdras Minville dans ses deux conférences au Gesù, surtout dans celle du 6 mars. Nous continuerons. Puisse l'appui de nos aînés ne jamais nous faire défaut dans l'avenir. Nous n'ignorons pas ce que nous devons et ce que nous demanderons encore à leurs sages conseils et à leur expérience. Mais eux-mêmes nous prêchent d'avoir confiance avant tout en nous-mêmes; ils nous assurent que nous sommes sur la bonne voie. Nous sommes déterminés à y rester. Les obstacles surgiront. Tant mieux, s'ils doivent fortifier notre foi.

Pierre DANSEREAU

Après cinquante ans

Mgr Louis-Adolphe Pâquet

Peu d'hommes auront exercé chez nous une aussi grande influence que Mgr Pâquet. Par la parole et par la plume, il a propagé toutes les idées et défendu toutes les causes qui nous sont chères. Il n'est donc pas étonnant que son jubilé d'or soulève partout l'enthousiasme. Il a son écho dans toute la presse du pays. Il a été spécialement béni par le Souverain Pontife lui-même. On l'a dit avec raison : son action religieuse, sociale et nationale a fait du jubilaire le premier prêtre du Canada, comme Mgr d'Hulst fut le premier prêtre de France.

* * *

Depuis un demi-siècle, l'action *religieuse* de l'Université Laval s'est surtout incarnée dans Mgr Pâquet. Il a été, par excellence, l'homme de doctrine, et n'est-ce pas la doctrine qui doit diriger tous les mouvements ? La première condition de l'efficacité de l'action, c'est la sûreté des principes. Pendant ses années d'études romaines, Mgr Pâquet en avait fait ample provision dans tous les domaines de la science religieuse. On le vit bien quand, revenu au Canada, il commença son travail tho-

miste. Ses six volumes de théologie dogmatique resteront la gloire de Laval dont ils ont contribué à faire rayonner l'influence jusqu'en Europe. Ses nombreux volumes de Droit public de l'Eglise sont, en outre, favorablement appréciés, et très souvent cités par les meilleurs auteurs des différents pays. Il n'est pas jusqu'à l'ascétisme et à l'apologétique qu'il n'ait étudiés avec autorité dans différentes publications.

Heureux ceux qui, au Grand Séminaire de Québec, ont été les élèves de Mgr Pâquet. Ils lui restent fidèles, comme il le fut d'ailleurs lui-même à Sattoli. Ils ne perdront pas de sitôt le souvenir de ces heures de classe où ils écoutaient, ravis, une langue à la Cicéron, et une doctrine qu'on aurait dite tombée des lèvres mêmes de S. Augustin, de S. Thomas ou de S. François de Sales. Tel cours, par exemple, dans de Deo, sur la Béatitude, nous faisait presque songer aux méditations d'Augustin sur le rivage d'Ostie.

L'Université n'entend plus Mgr Pâquet dans sa chaire de théologie, mais il ne cesse pas pour autant d'animer de sa flamme apostolique cette grande institution. Il la veut toujours rayonnante et belle. Il y a fondé un Institut Supérieur de philosophie thomiste et un Institut de Droit Canonique. Quels magnifiques résultats n'a-t-on pas droit d'en attendre ?

Mais la fondation qui lui fait le plus honneur est

celle de l'Académie St-Thomas d'Aquin, destinée à promouvoir la pensée philosophique et théologique par tout le pays. Il a voulu aussi, par là, honorer la mémoire de Léon XIII qui fonda la première de ce genre, à Rome, en 1880. Léon XIII est resté le Pape de Mgr Pâquet. Le grand pontife ne l'avait-il pas encouragé d'une manière toute particulière pendant son séjour dans la Ville Eternelle? N'est-ce pas devant lui que, tout jeune séminariste il avait soutenu une thèse destinée à montrer (des cardinaux, des généraux d'ordre, des professeurs et des étudiants des différents collèges étaient présents) l'efficacité de la scolastique dans l'exposition d'une doctrine et la réfutation des objections? Léon XIII fut toujours pour Mgr Pâquet: *Lumen in coelo*. Aussi connaît-il par cœur, et souvent textuellement, ses principales encycliques.

* * *

L'action *sociale* ne se sépare pas de l'action religieuse. Et de plus en plus celle-ci trouve un soutien puissant dans celle-là.

Du fond de sa retraite de professeur, Mgr Pâquet a suivi les événements extérieurs et, au mouvement social de chez nous il a contribué, plus que tout autre, à imprimer une direction sûre. Quoi qu'on en dise, les hommes de théorie sont souvent les plus pratiques. Monsieur Montpetit le faisait remarquer l'autre jour, dans sa conférence à Québec. Monsieur Tanquerey, de Saint-Sulpice, l'avait dit avant lui,

en parlant des théologiens qui avisaient autrefois les gouvernants.

Nul Canadien n'a écrit plus judicieusement que Mgr Pâquet sur les "thèmes sociaux". Il nous a donné trois volumes compacts et instructifs, sans compter les autres articles publiés dans différentes revues. Que de questions y sont traitées de main de maître, depuis les plus abstraites, comme l'autorité et la démocratie, jusqu'aux plus immédiatement pratiques comme l'association professionnelle et le journalisme; depuis les plus générales, comme le socialisme et le bolchevisme, jusqu'aux plus particulières, comme la participation ouvrière et l'assistance publique.

Il n'a pas cherché à devancer son temps. Il s'est toujours efforcé de donner une doctrine bien acquise, considérée à Rome comme sûre. Il n'a pas eu l'ambition de paraître avancé. Il a marché, mais avec le Pape, sans jamais vouloir le précéder. Il n'a pas retardé pour autant. La preuve en est dans l'École des Sciences sociales qu'il vient de fonder à l'Université Laval, et dans laquelle il occupera la chaire de Politique chrétienne. A cette école, il a voulu donner un programme intégralement romain et catholique. Elle est peut-être la seule qui déjà, à l'heure actuelle, possède nommément une chaire d'"Action Catholique". Pouvait-on mieux rencontrer les vues de S.S. Pie XI, le clairvoyant continuateur de Léon XIII ?

Ce programme de la nouvelle Ecole n'a pas seulement pour but de communiquer des connaissances. "Il tend aussi, dit Mgr Pâquet, à éveiller le sens altruiste, à susciter des vocations sociales, à allumer dans les âmes généreuses le feu sacré de l'apostolat. Il ouvre devant notre jeunesse avide de dévouement les avenues d'un zèle particulièrement soucieux de prêter son concours à la hiérarchie, de plaider les causes qu'elle patronne, de soutenir les œuvres qu'elle favorise et d'aider partout à faire triompher l'idée de la pacification des classes et la coordination judicieuse des éléments divers dont se compose la société".

Voilà un véritable programme d'Action sociale catholique.

* * *

L'action *nationale* doit toujours se tenir au diapason de l'action religieuse et sociale. Aussi le catholicisme de Mgr Pâquet n'a-t-il jamais exclu le patriotisme. *Pietas ad patriam sese extendit.*

Dans toutes nos questions nationales, il a été le docteur écouté. Notre entité ethnique, il a plus d'une fois démontré que nous avons le droit et même le devoir de la conserver. Aux grandes fêtes canadiennes-françaises, son éloquence, toujours guidée par une doctrine puissante et sûre, éclairait la route à suivre, indiquait les écueils et enseignait les conditions qui nous garderont ce que nous sommes. Il nous a donné le bréviaire du patriotisme.

Il n'a pas craint de flageller nos travers: "l'esprit de parti", "défauts et déformations", voilà parmi les écrits les plus vigoureux de ses *Thèmes Sociaux*.

Il a prêché l'union française entre ceux qui, sur la terre d'Amérique, ont même origine, même langue et même sang. C'est qu'ils y ont une mission: "Notre vie historique, dit-il, notre survivance franco-canadienne seraient un mystère, si elles ne s'expliquaient par des vues profondes et toutes spéciales de la Providence sur nous, par la part très grande de concours moral et de collaboration religieuse qui nous est assignée dans l'œuvre civilisatrice de l'Amérique septentrionale".

Il a aussi prêché l'union nationale des deux grandes races qui, en notre pays, forment la nation canadienne. "Le Canada, dit-il, est notre patrie à tous. Unissons-nous pour le mieux servir, pour le grandir davantage et pour l'enrichir plus abondamment de tout ce qui fait la gloire des nations paisibles et prospères. L'union des cœurs canadiens, tout la demande et tout l'exige. L'histoire l'a préparée; des textes solennels l'ont consacrée; le patriotisme, l'équité, le respect des droits doivent la maintenir".

Cela ne l'a pas empêché d'ailleurs de prêcher l'union internationale avec les peuples des autres pays. Dans ses *Nouveaux mélanges canadiens*, il rappelle comment, par leur unité de nature, leur communauté d'origine et de destinée, tous les

hommes sont frères, et comment "c'est dans le dogme de la fraternité humaine que nous devons chercher la raison première, les inviolables fondements du droit public et des divers organismes internationaux". Aussi n'a-t-il pas craint, pendant la récente guerre mondiale, de rendre hommage à la clairvoyance de S. S. Benoît XV jetant dans le monde affolé les premières notes de paix. Il a été un des premiers à soutenir chez nous la politique pacificatrice du Pape. Honneur à son courage!

* * *

Le jubilé d'or de Mgr Pâquet nous présente donc une magnifique occasion de le féliciter et de le remercier pour son action religieuse, sociale et nationale au milieu du peuple canadien. Des fêtes splendides ont eu lieu. Anciens élèves, admirateurs et amis furent heureux de lui offrir ce témoignage de gratitude, en même temps que l'expression de leurs meilleurs vœux. Puisse le jubilaire nous continuer longtemps encore son action directrice et faire ainsi rayonner au loin la gloire de son université et du pays tout entier! Et puis viendra le jubilé de diamant...

Wilfrid LEBON, ptre

Les poèmes

Poème de mai

*Parce que c'est le mois où la plaine est fleurie,
Je voudrais de beaux vers pour la Vierge Marie.*

*Des vers que les élus répèteraient en chœur,
Où j'aurais mis, un soir, le meilleur de mon cœur.*

*Des vers où chaque rime aurait une louange
Pour la mère de l'Homme et la reine de l'ange.*

*Des vers subtils comme au matin l'azur du ciel,
Sentant bon le lilas, la résine et le miel.*

*Des vers où se jouerait la lumière des cierges,
Pour la plus humble et la plus parfaite des vierges ;*

*Pour elle, la servante affaissée à genoux,
A qui l'Ange annonça: Le Verbe est avec vous ;*

*Pour elle, rayonnant de grâces infinies,
Dont la magnificence est dite aux litanies,*

*Pour elle, notre joie et l'étoile des mers,
Et l'asile au retour des servages amers,*

*Pour elle patience, et douceur qui relève,
Et dont le cœur reçut sept blessures du glaive,*

*Pour elle, je voudrais des vers comme jamais
N'en firent les brillants poètes que j'aimais,*

*Des vers fluides et vivants comme une eau pure,
Des vers plus ouvragés qu'une ancienne guipure,*

*Des vers nouveaux, des vers fleuris, des vers légers,
Frais comme la blancheur des matins enneigés,*

*Des vers où chaque mot serait un mot qui prie
Parce que c'est le mois de la Vierge Marie.*

Le printemps qui dormait

*Le printemps qui dormait depuis un an déjà,
S'allonge, se réveille et bâille ainsi qu'un chat.*

*Il ne veut pas encor quitter la quiétude
Dont il a pris depuis tant de mois l'habitude;*

*Il hésite et pourtant se garde d'oublier
Que l'hiver meurt et qu'il est temps de travailler.*

*Il s'en ira demain à travers la campagne,
Tout heureux du soleil joyeux qui l'accompagne,*

*Et d'un vent matinal, à la fois rude et doux,
Avec lequel je sais qu'il a pris rendez-vous.*

*Et tous trois referont la physionomie
Eblouissante de la prairie endormie.*

*Ils s'en iront, les trois amis, sur le chemin,
L'un à l'autre attentifs et se donnant la main,*

*Ils ne seront pas plus bruyants que l'autre année,
Mais ils feront si chaude et claire la journée,*

*Que de nouveau la terre offrira ses talents
Pour nourrir et porter la moisson dans ses flancs.*

*La neige qui survit fondra par taches blanches,
Et la sève nouvelle assiègera les branches,*

*Dont l'ombre grandissante, à partir de midi,
Rayera de traits bleus le côteau reverdi.*

Harry BERNARD

Le peintre Rodolphe Duguay

Rodolphe Duguay a dû apprécier avec un peu de malice la partie "doctrinale" de l'étude assez dure consacrée par Henri Girard au "Cinquantième Salon du printemps". J'ai trouvé là, pour ma part, l'essentiel des préoccupations de l'artiste probe et sévère qu'est Duguay et une réponse à une bonne partie de nos discussions amicales.

Bien qu'absolument ignare en matière artistique, je me permets de fréquentes passes d'arguments avec Duguay, lorsque je le relance dans son atelier-ermitage de Nicolet. C'est d'ordinaire ce que j'appelle le "pessimisme" de mon ami qui nous met aux prises. Il suffit que je trouve une de ses peintures de mon goût et que j'essaie de le lui dire, pour qu'il se mette aussitôt en défense. D'instinct, l'enthousiasme des profanes l'inquiète! Il s'imagine alors qu'il a trop cédé au goût public, qu'il a sacrifié la Beauté au Joli! Il faut voir sa moue et son haussement d'épaules impatienté lorsque, devant mon insistance, il concède: "Oui, c'est joli peut-être, mais ce n'est pas cela que je cherche. N'importe qui peut peindre de jolies choses!"

Il est donc naturel que le passage suivant de

l'article de Girard ait amené un sourire approbateur sur les lèvres de Duguay: "Pour s'esjouir du joli, on n'a qu'à laisser libre cours à ce ferment de sentimentalité et de lâcheté — plus ou moins important selon les personnes — que tout homme porte en quelque coin de son cœur. Pour produire de jolies choses, il n'est que d'avoir une quelconque dextérité et un petit bout de métier. Joli égale donc médiocre, puisque le médiocre est ce qui s'obtient sans effort".

"Pour que la Beauté règne chez nous, la vraie Beauté qui s'adresse à l'âme et non simplement aux sens", Henri Girard lance un appel aux artistes. Il veut qu'ils "apprennent, pour les bien exprimer, de grandes choses, des choses qui parlent virilement à l'esprit, l'élèvent, accroissent ses possibilités". En tête des artistes auxquels le critique confie ses espoirs, figure Rodolphe Duguay!

Rodolphe Duguay au service de la Beauté! Je me permets d'émettre l'opinion que bien peu d'artistes lui vouent un culte plus absolu, plus dégagé de toute considération étrangère, plus désintéressé! Je n'ai pas qualité pour apprécier le travail de Duguay, pour parler de sa technique, pour analyser ses procédés d'expression. Ce que l'artiste lui-même pense des œuvres qu'il a réalisées autoriserait des considérations rigoristes. J'aime mieux m'en remettre aux "experts". Duguay doit exposer bientôt un groupe d'œuvres variées au

Caveau des "Confrères-Artistes" d'Ottawa. Attendons ce que la Critique dira!

Il est par exemple un témoignage que je puis porter, sans risque d'être contredit, sur l'exceptionnelle élévation d'âme de Duguay, sur la qualité du rêve de Beauté qu'il porte en lui depuis l'enfance, et sur le courage patient, entêté, qu'il met au service de son idée! Sur ce point, personne ne pourra amoindrir mon témoignage! Ce n'est pas l'amitié qui me dicte cet hommage. Mon amitié pour Duguay, mon admiration pour lui, sont nées justement de la découverte de sa richesse et de sa grandeur d'âme, dissimulées sous une enveloppe un peu froide, systématiquement fermée aux profanes!

Je connais Duguay depuis plusieurs années. J'ai eu l'avantage de le rencontrer à Paris, durant le séjour de 7 ans qu'il fit en France, et d'aller assez souvent causer avec lui dans le grenier de la rue des Ciseaux où il tenait atelier. C'était l'époque héroïque. L'artiste s'entêtait, s'accrochait à son rêve, malgré de très dures difficultés. Il conservait sa sérénité en pensant à son art, oubliait ses tracas à force de travail, trouvait dans une piété que rien ne diminuait ou altérait la force de tout affronter sans dévier de sa voie montante. Mon amitié et mon admiration datent de là!

Plus tard, les conditions matérielles s'améliorèrent grâce à une bourse d'études du Gouvernement.

Après quatre années de gêne, c'était presque la richesse! Duguay ne changea pas grand chose à son train de vie. Il en profita pour rendre plus intense encore son travail, élargir le cadre de ses recherches, connaître de nouveaux horizons et étudier sur place les aspects divers du visage de la France. La Bretagne, avec ses paysages rudes, sa lumière atténuée, ses mœurs rustiques, plaisait particulièrement à l'esprit un peu mélancolique de Duguay. Il y fit des séjours prolongés.

Après une absence ininterrompue de sept années, Rodolphe Duguay revint au Canada en 1928. Il s'établît à Nicolet, avec les siens; sans effort, sans heurt, il reprit contact avec la terre natale. Au fait, s'en était-il jamais séparé?

Sur un coteau qui domine la rivière Nicolet, il érigea sous les arbres, à proximité de la maison paternelle, un atelier où il s'emploie, dans un labeur fiévreux, à fixer quelques parcelles de la beauté que son âme a arrachée aux choses. Les toiles et les dessins qui couvrent les murs portent tous la marque de son tempérament. Il s'en dégage une impression d'ordre, de discipline, d'équilibre. Rien de violent ni de tourmenté, rien de mièvre non plus. Des paysages sobres, presque nus, baignés par une lumière colorée, discrète. Chaque pièce a son atmosphère propre, sa tonalité. Il n'y en a pas deux qui se ressemblent. On sent dans chacune un effort en avant, une recherche

nouvelle. Une note se retrouve partout : la simplicité, le dépouillement voulu, l'absence de toute surcharge. La peinture de Duguay ne s'adresse pas aux sens ; elle est presque immatérielle !

Le peintre de Nicolet est avant tout un méditatif. La flamme mobile de son œil ne s'arrête pas aux formes extérieures. Elle fouille plus avant, cherche à découvrir de mystérieuses harmonies, à saisir le secret des émotions que soulèvent en nous les choses parfois les plus banales en apparence.

Le cadre apaisant où Duguay observe le déroulement harmonieux des heures et des saisons favorise son penchant à la méditation. Le paysage nicolétain respire la sérénité. Il y a quelque chose d'intime dans cette succession de collines aux lignes adoucies, dont les courbes molles se déploient en un rythme berceur. L'horizon rétréci invite au recueillement. La lumière y joue, s'accroche aux bouquets d'arbres, sommeille, mêlée d'ombre violacée, dans le creux des coteaux. Elle y revêt des nuances subtiles, se fait enveloppante, met en mouvement la vie intérieure.

On a fait reproche à Duguay d'être resté dans un petit coin de pays. Son talent, disait-on, a besoin d'un champ plus vaste pour s'épanouir, produire de fortes œuvres, atteindre à la grande célébrité. Ces considérations n'ont eu aucun effet et c'est heureux. Notre ami est un sage ; il lui faut le calme, l'isolement nécessaire à l'éclosion lente

des grandes œuvres. Il ne poursuit pas la gloire tapageuse, le succès éclatant, souvent acheté au prix de concessions, de compromis. Une seule chose compte pour lui: exprimer sans la trahir, sans la diminuer trop, la Beauté qui chante, palpite en lui! Son seul regret, c'est — à ses yeux — d'y parvenir si lentement, si difficilement!

Abbé Albert TESSIER

UN BON JOURNAL DISPARAÎT

Déplorons la disparition de l'excellent hebdomadaire, le *Progrès du Saguenay*, de Chicoutimi. Ce confrère est mort, non pas de vieillesse ni de faiblesse, mais tué par la crise économique. Chicoutimi fut, de toutes les villes de notre province, l'une des plus éprouvées par la dureté des temps. Elle comptait pour vivre sur deux industries: la pulpe et le papier. Les deux venant à manquer en même temps, la population de Chicoutimi connut toutes les affres de la ruine économique. Il n'était guère possible au *Progrès*, dans de pareilles conditions, de se maintenir. Il est même étonnant qu'il soit parvenu à subsister jusqu'ici. Nous le regretterons parce qu'il était un journal honnête, catholique comme on doit l'être dans un pays comme le nôtre, libre dans sa direction et son orientation, n'ayant que faire des ordres, des caprices ou des tyrannies des politiciens.

H. B.

Questions de langue

Bilinguisme intégral

Le bilinguisme intégral est une utopie. Nulle part, en aucun pays du monde, on n'en trouve l'application véritable. Ni en Suisse, ni en Belgique, ni au Canada, il n'est permis d'escompter une formation véritablement bilingue. La question relève de l'étude psychologique de l'homme. Il y a des lois de l'esprit qu'on ne transgresse pas impunément. Dans un pays où il y a diversité linguistique, conséquence d'événements historiques inévitables, il faut se résigner à trouver une formule d'unité nationale large et compréhensive. On ne peut rien sacrifier de cette diversité sans s'appauvrir et se diminuer. Ceux qui savent ce qui se passe en Belgique, pourraient raconter les luttes violentes qui se livrent entre Flamands et Wallons, et dont l'union nationale ne sort qu'affaiblie. Les flaminguants ont d'autant plus de mérite à vouloir garder leur autonomie linguistique qu'elle les isole davantage du grand courant d'idées que charrie toujours la langue française. Et leur point de vue est très juste en ce qu'ils considèrent que l'abandon du flamand en faveur du français serait préjudiciable à leurs intérêts intellectuels, si l'homme, pour penser, comme pour agir, n'a pas la liberté de s'isoler

de son passé, et si nos ascendants nous rendent pour ainsi dire prisonniers d'une forme d'expression dont la racine ne peut évoluer au gré d'une pédagogie étourdie ou pédante, oublieuse du fondement même de la vie de l'esprit.

La table rase est le dada des sous-vétérinaires de la pédagogie, qui ne voient dans l'enfant aucun prolongement historique et jettent, pêle-mêle, dans cette fragile et délicate machine, tous les grains de sable du bilinguisme intégral.

Tournez-vous en arrière. Vingt ou trente ou quarante générations se sont succédé, où les cerveaux, toujours baignés dans l'ambiance des mêmes mots, ont puisé à cette genèse, la source constante et féconde de leur activité, où l'image des choses, leur représentation, s'est toujours identifiée avec les mêmes syllabes, où ces syllabes ont suscité à leur tour la couleur et la forme des choses qui nous entourent. Qu'un pareil entraînement qui s'effectue pendant des siècles ne laisse pas dans l'organe de la pensée des traces indélébiles; quel est le primaire, en mal d'utilitarisme ou de snobisme, qui oserait, après réflexion, en nier les effets? Aussi les peuples qui changent de langue, dans un court espace de temps, sont-ils voués à une véritable stérilité intellectuelle, et toutes les considérations pratiques ne changeraient rien à l'affaire. Du jour où les Canadiens français cesseraient de s'entêter sur ce point, un déficit considérable se ferait sentir

dans tous les domaines de leur activité. Notre médiocrité actuelle ne prouve rien là contre. Elle indique seulement que trop des nôtres, n'ayant pas encore opté, ou n'ayant opté que timidement, ont affaibli d'autant le rayonnement d'une pensée intégralement française. Choisir carrément, vigou- reusement, sans hésitation, sans retour, est pre- mier jalon à poser dans l'œuvre de restauration française. Dire *non* à tout ce qui apporte le doute; dire *oui* à tout ce qui raffermi — *C'est par une victoire dans l'intime de notre être, de la croyance en l'efficace de la culture française, que nous devons débiter dans l'organisation de l'intelligence chez les nôtres.*

J'en connais, et de fort brillants, chez qui la sénilité est une conséquence du doute linguistique. J'en ai vu d'autres renaître à la vie de l'esprit par un choix délibéré et enthousiaste, de conviction française. La grande majorité des Canadiens fran- çais instruits n'a pas encore véritablement opté et, comme l'âne de Buridan, se meurt d'inanition, à côté du trésor qu'elle ne sait plus exploiter.

Quand de Valera, dont la clairvoyance sur ce point ne peut être mise en doute, s'engage dans une lutte acharnée en faveur de la résurrection du *gaélique*, croyez bien qu'il n'y a là en aucune façon l'expression d'une hostilité raciale ou d'une revanche historique. Il y a là, au contraire, la vision très claire qu'en reliant le présent au loin-

tain passé de l'Irlande, par la littérature, il va donner à son peuple un incomparable outil de perfectionnement intellectuel. Mistral, le plus haut sommet de la poésie au XIX^e siècle, d'un mouvement réfléchi, choisit la langue d'oc parce qu'elle favorise la libération des cellules secrètes de son esprit. Il va plus loin: il écrit le Trésor du Félibrige, où il repense les mots provençaux un à un, remonte jusqu'à leur racine, les analyse, en fixe le sens définitif et leur rend la vie avec la lumière.

Et nous, serions-nous assez peu audacieux, assez lâches pour refuser de prendre certains risques pour la défense d'un héritage aussi sacré que celui de la langue française? Surtout quand cette langue nous fait communiquer au répertoire le plus étendu de l'expérience de l'homme et remonter au plus lointain des humanismes et au plus sage, le grec. L'histoire est un perpétuel recommencement. Le rôle de la littérature, c'est précisément de maintenir devant nos yeux trop oublieux, et de façon concrète, que l'homme rencontre toujours les mêmes difficultés, sous tous les cieux et à toutes les époques, que ces difficultés relèvent toutes des mêmes besoins et des mêmes nécessités, sous des noms différents; que l'ordre se conquiert de haute lutte, qu'il n'y a pas de victoire définitive, et que tout est toujours à recommencer. De pareilles leçons tiennent en perpétuelle vigilance, commandent le

réveil des forces obscures et glorieuses que tout homme porte en lui. Aucune littérature n'agit, autant que la française, dans les profondeurs de l'être où s'élaborent les destinées sublimes d'une Jeanne d'Arc ou d'un Dollard des Ormeaux.

On va répétant que le Canadien français doit apprendre l'anglais. Dans une certaine mesure, évidemment. Mais à une condition essentielle: c'est qu'un enseignement national très virulent prémunisse d'avance le Canadien français contre la tentation de trahir. *Seules, les élites intellectuelles peuvent être vraiment bilingues.* Les échanges entre les deux races de ce pays doivent se faire par la tête et non par les pieds; autrement dit, par les politiciens.

Seuls, ceux qui ont une culture large et forte peuvent être de véritables bilingues. En deuxième zone, tous ceux qui sont dans le commerce doivent connaître l'anglais; mais un anglais qui n'aille pas plus loin que le bilinguisme requis par le métier. Une certaine limitation s'impose de ce côté. Le peuple des villes a-t-il besoin d'anglais? Il n'en aurait pas besoin à mon sens, si, tous, nous nous mettions à exiger du français partout et en toute occasion, créant ainsi une atmosphère qui, transformée, donnerait à l'ouvrier canadien-français l'avantage qu'a actuellement l'ouvrier de langue anglaise. Enfin le Canadien français de la campagne n'a aucun besoin de connaître l'anglais.

En résumé: enseignement national, vigoureusement distribué à tous et à doses massives. La quantité d'anglais diffusé, proportionnellement à la culture générale de celui qui le reçoit. Plus un homme a de développement intellectuel, plus il est susceptible d'assimiler sans danger une deuxième langue. Mais le plus grand mal qu'on puisse faire à l'intelligence des nôtres, c'est de recommander le système du bilinguisme intégral chez l'enfant. Le résultat ne se fait pas attendre: une hésitation perpétuelle entre les mots de chacune des deux langues, entre le sens différent de ces mots, un obscurcissement des idées, un affaiblissement de la volonté. J'ai entendu raconter par un témoin véridique l'histoire d'un esprit désaxé par une semblable méthode. C'était un jeune Alsacien d'avant la guerre, à qui ses parents faisaient pratiquer le bilinguisme intégral dès le berceau. Après avoir poussé ses études à fond, mais toujours parallèlement en français et en allemand, il arriva à un âge où il ne lui fut plus permis de douter de la faillite d'un pareil système. Il se rendait compte que son talent était fort compromis, sinon ruiné. A un palier inférieur, j'ai connu personnellement de ces bilingues parfaits dont le bafouillement et le bégaiement révèlent le désordre intime de l'esprit.

Ne l'oublions pas; ceux-là seuls qui ont des idées claires et nettes portent en eux le secret du mouvement, de l'initiative et de la création. Le défaut

du bilinguisme intégral, c'est d'obscurcir l'esprit.

Mais en tout ceci, il n'est pas tenu compte des nécessités économiques. Demandons à M. Montpetit de nous répondre. Dans le discours qu'il a prononcé l'autre soir, à l'assemblée des Jeunes-Canada, il n'a pas craint d'affirmer: "La question économique chez les Canadiens français sera réglée du jour où il y aura restauration française complète chez eux". Cela s'explique. La restauration française en refaisant l'unité des esprits et des cœurs, sera le prélude de l'unité économique. Quand tous les membres de notre petite communauté penseront nationalement; pour être plus précis: quand, dans chacun de nos actes quotidiens, nous mettrons trois quarts de volonté de réussite individuelle et un quart de volonté de réussite nationale, l'esprit de solidarité, devenu envahisseur et exigeant, nous fera dénouer toutes les difficultés économiques. Nous irons acheter chez notre compatriote et quand nous serons forcés d'aller ailleurs, nous y imposerons, par l'usage de notre langue, l'employé canadien-français.

Au fond du bilinguisme, il y a donc une question de foi. Si nous avons foi en nous-mêmes, en nos destinées, nous marcherions de victoire en victoire, économique, littéraire, artistique. Le mol oreiller du doute est une morphine pour esclaves horizontaux qui attendent l'heure du cadavre.

Toutes sortes d'initiatives sortent d'un peuple

qui ne veut pas mourir. Par la pratique quotidienne du sens national, réveillons en nous les énergies que la routine et l'automatisme ont engourdis. Nos plus beaux projets resteront inopérants tant qu'il n'y aura pas de Canadiens français assez volontaires, assez préoccupés des intérêts collectifs pour se dépasser eux-mêmes. Pour participer à un mouvement d'ensemble où se perde la pauvreté du moi, il faut posséder le sens national où l'individu se retrouve, mais agrandi, réchauffé par les êtres multiples qu'il se donne mission de défendre.

Les plus belles vies, les plus riches en jouissances intimes et loyales sont celles qui communiquent le plus abondamment avec le passé, le présent et l'avenir d'une race.

Arthur LAURENDEAU

VOTE JUIF

Dans certains comtés de Montréal, lors des dernières élections provinciales, les "sous-officiers rapporteurs" auraient reçu l'ordre de ne pas assermenter les Juifs. Est-ce vrai ?

Ainsi s'expliquerait l'"enthousiasme" qui a fait voter les électeurs de certaines circonscriptions juives dans une proportion de 110% à 125%.

Profil

L'abbé Lionel Groulx

La Société Historique de Montréal a fêté, le 20 avril, son soixante-quinzième anniversaire de fondation. Il y eut banquet au Cercle Universitaire. Après avoir rappelé l'histoire de la Société, M. Aégidius Fauteux, conservateur de la Bibliothèque de Montréal, a rendu un hommage particulier à l'historien qu'est l'abbé Lionel Groulx. Nous détachons de son allocution ce qui suit:

A cette déjà brillante couronne dont elle se pare avec orgueil, la Société Historique a ce soir la satisfaction profonde d'ajouter un fleuron d'un éclat tout particulier dans la personne de M. l'abbé Lionel Groulx, professeur d'histoire à l'Université de Montréal.

Quelques-uns peut-être trouveront un peu tardif cet hommage qui depuis longtemps s'imposait. Ils voudront bien ne s'en prendre qu'à la rigueur bien intentionnée de nos propres règlements. Nous ne devons décerner notre médaille qu'à l'occasion d'un ouvrage historique publié pendant les derniers douze mois écoulés. Or, M. Groulx nous a joué ce tour de publier la plupart des maîtres ouvrages qui

ont consacré sa réputation de grand historien, avant même que notre médaille fût née. Depuis ce temps, sans rien perdre de sa haute autorité, il est vrai, ni de sa très grande influence, il s'est surtout dépensé par la parole et il a un peu délaissé ses lecteurs. Ce n'est que cette année qu'il nous a permis de l'atteindre par la publication tant applaudie de son bel ouvrage sur *l'Enseignement français au Canada*. Et je ne devrais pas avoir besoin de vous assurer que nous avons saisi l'occasion avec le plus vif empressement. La Société a ce soir la sensation un peu singulière de réparer une injustice dont elle n'est pourtant pas coupable.

Mais que dire de l'éclatant mérite de notre lauréat que vous ne savez pas déjà vous-mêmes, Mesdames et Messieurs? Professeur, nous avons presque tous eu l'occasion d'admirer sa dialectique à la fois ardente et serrée; écrivain, nous avons tous savouré les pages délicieuses où il a déversé son talent si vivant; orateur, nous avons tous, en vingt circonstances, été profondément émus par sa parole chaleureuse et vibrante.

Mais qu'il soit professeur, qu'il soit écrivain, qu'il soit orateur, M. l'abbé Groulx est toujours historien. C'est dans l'histoire qu'il s'est établi et c'est dans l'histoire qu'il entend demeurer. Et pourquoi? Parce qu'il a au cœur une passion qui l'occupe pour ainsi dire tout entier: la passion de son pays. Il n'étudie nos annales que pour mieux

aimer sa patrie, il ne fouille les archives qu'afin d'y trouver des armes pour mieux défendre sa patrie, il n'enseigne enfin l'histoire que pour faire mieux aimer sa patrie. L'histoire n'est pas uniquement pour lui comme pour certains autres une matière à occupation intellectuelle, elle est par-dessus tout une forme de l'action.

On l'a dit un historien passionné. Et quelques-uns lui en ont fait un grief, prétendant qu'emporté par la fougue de ses indignations et même de ses haines, il risquait souvent d'être injuste. Je ne crois pas que le reproche soit fondé. M. Groulx n'a jamais dissimulé qu'il était et voulait être un homme de combat, n'en déplaît à ceux qui craignent toujours de voir leur tranquillité troublée; il aime la lutte et même il s'y délecte.

Descendant direct du colon Jean Grou qui périt les armes à la main en 1670, sous les traits des sauvages, on le dirait encore teint de ce sang guerrier glorieusement versé pour le sol canadien, et pas plus que son premier ancêtre il ne consentira à reculer d'une semelle devant l'ennemi. Mais il n'a cette ardeur que parce qu'il est profondément sincère. On a pu et on pourra encore différer d'opinion avec lui sur quelques-unes de ses conclusions, selon l'angle sous lequel on se place, mais personne n'a jamais pu contester l'honnêteté même de ses prémisses. Personne, je puis le dire, ne pousse plus loin le scrupule de l'exactitude, ne se donne

plus de peine pour arriver à la plus complète vérité. Lorsqu'il croit qu'il y a quelque injure à venger, quelque tort à redresser ou quelque vilénie, il combat sans merci, mais avec des armes loyales. En un mot, il n'admet pas que l'histoire soit une divinité sans entrailles; il croit au contraire qu'elle a, selon les cas, le devoir d'aimer ou de haïr.

Et c'est précisément pour ces raisons qu'il a pu acquérir un si fort empire sur son temps et que pour une partie notable de notre jeunesse son nom a un temps valu un drapeau. Chacun de ses livres, depuis *Nos luttes constitutionnelles*, jusqu'à *Vers l'émancipation*, en passant par la *Naissance d'une race* et *Lendemain de conquête*, ont été dévorés avec une avidité passionnée par toute une génération qui a pu y puiser parfois quelques préjugés, en dépit même de l'auteur, mais qui y a puisé surtout d'admirables leçons de fierté nationale.

Je ne saurais mieux me résumer qu'en empruntant à un écrivain qui n'a généralement pas la réputation d'un louangeur à outrance, M. Olivar Asselin, cet éloge auquel personne ici ne refusera de souscrire :

“Je salue en M. l'abbé Groulx un maître de la recherche historique, un maître du style, un maître de la vie spirituelle, un maître de réflexions et d'énergie patriotiques.”

Une enquête sur l'habitat rural

L'occasion s'offre de faire une application pratique de géographie humaine. Il s'agit d'étudier notre habitat rural. N'est-ce pas le moment de nous intéresser davantage, et d'une façon pratique, au mode de vie agricole? Beaucoup d'esprits sérieux voient dans l'exploitation plus rationnelle de notre sol une solution aux maux économiques actuels. Apprenons donc à mieux connaître le milieu rural. L'étude de l'habitat à la campagne devrait, à notre avis, nous ouvrir de nouveaux horizons sur les problèmes agricoles. Ce n'est pas au hasard, croyons-le bien, que le cultivateur choisit l'emplacement de sa maison et de ses dépendances; ce n'est pas davantage le hasard qui le fait vivre à l'état de dispersion ou d'agglomération. Nous ne connaissons les influences qui s'exercent sur l'origine de l'habitat rural et sur sa répartition actuelle qu'en faisant une étude détaillée sur le terrain. Il faut procéder par enquêtes, visiter la campagne, interroger les cultivateurs ou ceux qui les connaissent, savoir observer, même dresser des cartes s'il est utile, enfin répondre à un questionnaire.

Il appartenait aux géographes, dont la tâche ne se borne pas à l'enseignement, d'instituer une telle enquête. Réunie en conférence à Londres en 1926, l'Union géographique internationale proposait une enquête mondiale, dont l'objet serait de "rechercher l'origine et les causes de l'agglomération ou de la dispersion des habitations rurales: influences des conditions naturelles, influences des traditions ethniques, influences des régimes de propriété et de culture". Le représentant de la France, M. Albert Demangeon, a préparé un questionnaire détaillé, trop long pour être cité dans le cadre de cet article, mais nous l'avons reproduit et commenté dans *La Terre de Chez Nous*, livraison du 26 avril. Ce questionnaire se subdivise en quatre parties dont nous indiquons les traits essentiels.

I — Qu'est-ce que l'habitat rural ?

II — Quelle est l'origine des types d'habitats ?

III — Quelle est la répartition géographique de ces types ?

IV — Quels sont les rapports de l'habitat rural avec les autres faits de géographie humaine ?

On cherche d'abord à définir l'habitat rural. Sont-ce seulement les établissements qui abritent une exploitation agricole, faut-il au contraire

étendre cette expression à tous les établissements humains hors des villes? Qu'appelle-t-on dispersion ou agglomération rurale? La deuxième partie, qui a trait à l'origine, est la plus détaillée. Ici, en effet, plusieurs influences s'exercent séparément ou ensemble, les unes sur les conditions naturelles, les autres sur les conditions sociales et l'économie rurale. L'habitat ne sera pas le même en plaine et en montagne, dans les terrains secs ou marécageux, découverts ou forestiers. Les conditions diffèrent avec les ressources en eau. Tel mode s'imposait-il plutôt que tel autre à l'origine du peuplement; peut-on parler d'influences de races? les besoins de sécurité créent-ils un mode spécial d'habitat? enfin le régime agraire a-t-il une influence sur l'habitat? La troisième partie, qui s'occupe de la répartition géographique, recherche s'il y a évolution à travers l'histoire des types d'habitats. La quatrième partie pose diverses questions: le rapport entre les types d'habitats et les types de maisons, l'influence possible de l'habitat sur l'économie rurale, l'influence de l'habitat sur l'organisation sociale.

Ce résumé suffit à nous montrer l'ampleur du sujet et à nous indiquer le travail à faire. Les vacances approchent. Ceux d'entre nous qui ont des loisirs et que le sujet intéresse peuvent se mettre à l'œuvre. Il est, en effet, impossible de répondre en chambre à cette enquête. Il faut procéder par études

régionales, faire des monographies. Nous faisons appel spécialement aux professeurs qui passent l'été à la campagne et aux diplômés de nos écoles d'agriculture qui ont des loisirs. Voici en quelques mots comment procéder: se renseigner sur l'enquête en lisant notre article de *La Terre de Chez Nous*, en consultant la bibliographie que nous y indiquons; choisir une région à étudier, pas trop vaste, se procurer des cartes à grande échelle de cette région (écrire à Ottawa ou à Québec); la bien visiter; questionner les gens, de préférence les notables de la paroisse; enfin consigner le résultat de ses observations et de ses réflexions dans une monographie.

Benoît BROUILLETTE,

CES CONCESSIONS FORESTIÈRES

Par arrêtés ministériels (6 et 12 mai, 8 septembre 1932), le gouvernement provincial constituait, en faveur de trois compagnies, des réserves forestières pour 50 années à venir, à même les terres de la Couronne, dans les comtés de Bellechasse, Montmagny, L'Islet, Dorchester, Frontenac, Wolfe, Compton, Mégantic et Beauce.

Deux hommes parfaitement renseignés nous disent que le territoire ainsi concédé aurait donné place à une trentaine de nouvelles paroisses. Ces forêts conservées providentiellement pour recevoir les surplus de population de ces vieux comtés, seront fermées à toute colonisation jusqu'en 1982. Farce tragique du retour à la terre!

Programme de restauration sociale

De plus en plus, la saine opinion s'inquiète dans notre pays. La crise présente a plongé un grand nombre de travailleurs dans une extrême détresse. Seule l'aide des pouvoirs publics et des associations charitables écarte de leurs foyers la misère noire.

Situation propice aux semeurs d'idées subversives. Ils ne manquent pas d'en profiter. Une active propagande s'efforce d'exploiter le mécontentement général. Et déjà des rumeurs sinistres, des grondements inquiétants se font entendre au sein des masses.

Les autorités alertées se disposent à des mesures rigoureuses. Une sévère répression tâchera de maintenir l'ordre menacé. Que valent cependant ces précautions si les causes du mal restent intangibles? Pie XI, dans l'encyclique Quadragesimo anno, blâme énergiquement ceux "qui négligent de supprimer ou de changer des états de choses qui exaspèrent les esprits des masses et préparent ainsi la voie au bouleversement et à la ruine de la société".

Rien d'étonnant que des groupes nouveaux se fondent, que des programmes hardis soient lancés pour réformer la situation actuelle. Mais combien il est facile sur ce terrain de dépasser le but, de tomber, par exemple, dans l'erreur socialiste formellement condamnée par l'Église.

Aussi est-ce l'impérieux devoir des catholiques de chaque pays d'offrir à leurs conci-

toyens un plan de reconstruction, inspiré des sages directives pontificales.

Cette initiative, l'École Sociale Populaire de Montréal vient de l'entreprendre. Elle a réuni un groupe d'hommes versés dans la doctrine sociale catholique et de leurs délibérations est sorti, après une lente maturation, un programme de restauration approprié à nos besoins.

Basé sur les principes d'une saine philosophie, attaché aux disciplines spirituelles qui s'imposent de plus en plus dans le désarroi actuel, ce programme préconise cependant, avec une courageuse hardiesse, d'importantes réformes sociales. Il réclame des mesures qui feront échec à la dictature économique dont souffre notre pays et assureront, par une meilleure répartition des richesses, le relèvement des classes populaires.

L'Action nationale a déjà exprimé ses idées sur ce sujet. On sait avec quelle énergie nous réprouvons les abus d'un capitalisme jouisseur et cupide. Aussi nous réjouissons-nous vivement de l'apparition de ce programme. Nous invitons les associations à le propager, à le commenter, à lui gagner des adhérents. Il peut être un point de ralliement pour tous les esprits droits et progressifs, pour ceux qui veulent mieux équilibrer la situation des deux classes, mais dans la justice et la charité. Présentons-le comme la charte de nos justes revendications. Il sera du même coup une digue contre la marée montante des théories anarchiques.

L'ACTION NATIONALE

Pour qu'on vive

Pour un catholicisme moins étriqué

Sois apôtre! par l'abbé Adrien Garnier, ancien supérieur de Collège, professeur à l'Université Laval, Québec.

Voici un petit livre qui mériterait mieux qu'une simple note bibliographique. Qu'on ne se laisse point arrêter par le titre. En ces 260 pages, on ne trouvera rien de la littérature flasque, un peu collégienne, qui est le lot par trop commun de ces sortes d'ouvrages. Dans le livre de l'abbé Garnier, tout est direct, simple et pourtant prenant, substantiel, condensé en de courts chapitres, sans vaine tension. Sur les "raisons de l'apostolat", les "conditions de l'apostolat", les "dispositions de l'apôtre" maîtres et élèves, jeunes gens et jeunes filles trouveront l'essentiel de la doctrine évangélique. Ils l'y trouveront avec un accent de modernité qui provient du style, de l'art de présenter les choses, et aussi du choix des citations et des témoignages empruntés le plus souvent à l'histoire ou à la pensée contemporaine. Dans l'ensemble, ce petit livre dégage une vertu contagieuse, un appel fort et profond aux plus nobles formes de la vie.

Il en faudrait dire autant de *l'Apostolat laïque*, brochure du Père Papin Archambault, S.J., parue en 1930 dans la série de l'École sociale populaire

et à laquelle manqua, dans le temps, l'écho qu'elle eût mérité. L'un des premiers, sinon le premier chez nous, l'ardent jésuite a montré aux catholiques de notre temps les nobles horizons qu'ils pouvaient assigner à leur foi, la carrière d'activité magnifique que vient de leur ouvrir Pie XI dans l'apostolat de l'Eglise. Le Père Archambault n'en était pas, du reste, à son premier essai. Presque tous ses ouvrages ou brochures sont un appel à ses compatriotes à vivre plus ardemment, plus pleinement, leur foi. Et c'est vers cette œuvre qu'il faudra revenir si demain, nous voyons enfin naître chez nous, avec ses cadres et son organisation disciplinée, l'*Action catholique*, telle que voulue par le Pape.

Car les idées ont fait du chemin depuis ces quelque trente ans où ceux qui osaient, à cette époque, proposer l'idéal de l'apostolat à des jeunes gens, les convier à l'Action catholique—le mot y était—passaient, aux yeux de très considérables personnages, pour des esprits chimériques et dangereux. L'idéal de l'apostolat, voici que le Chef même de l'Eglise le propose aujourd'hui et ordonne qu'on le propose à tous les catholiques. Finies donc les sottises discussions. Tous les maîtres catholiques ont le devoir, le strict devoir de préparer des apôtres. Les prêtres éducateurs, les instituteurs religieux en particulier ne sauraient se désintéresser de ce haut labeur sans trahir leur mission.

Il est clair que l'obéissance au Pape ne saurait être ici éludée et qu'il n'y aura d'action catholique demain, au Canada, que si, dans les écoles, les couvents, les collèges, les universités, l'on y prépare la jeunesse.

Applaudissons-nous de cette orientation. Si la foi de nos compatriotes et en particulier de nos "professionnels" paraît si souvent indécise et légère, ne serait-ce point qu'on a trop généralement enseigné à la jeunesse une petite religion individualiste et bourgeoise, un formulaire, un conformisme routinier qui ne touchait les âmes que superficiellement et commandait les actes de l'extérieur plus que de l'intérieur? Combien d'adolescents et d'adolescentes se croient de bonne foi au sommet accessible de la perfection morale quand ils ont libéré leur conscience et leur vie de fautes ou d'habitudes que l'on sait? Combien soupçonnent le rôle possible de la grâce dans leur âme, les sublimités surnaturelles auxquelles ils se pourraient relier? Combien enfin savent voir, dans le catholicisme, une discipline de vie qui, loin d'entraver leur idéal juvénile, le développement de leur personnalité, les appelle, au contraire, à une grandeur surhumaine? Combien?... Un certain nombre, sans doute, mais trop peu. Et, par exemple, connaissons-nous beaucoup d'étudiants de nos universités qui voudraient dire, comme récemment des étudiants polonais à un voyageur français:

“C'est avec une entière sincérité que nous cherchons notre salut, notre perfectionnement intérieur. L'idée de sainteté nous préoccupe” ? (*Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1933).

Il est temps que les éducateurs élèvent la jeunesse au-dessus de ce négativisme surnaturel: niveau de médiocrité où le coup d'aile vers la grandeur morale reste comme interdit. Nous proposons ailleurs des congrès de nos divers enseignements pour la formation nationale de la jeunesse. Des congrès pour la formation religieuse ne s'imposeraient-ils pas avec une égale urgence? Que ceux qui observent par le temps qui court l'effroyable et rapide glissements des mœurs, les petites “frondes” qui éclatent un peu partout dans les discours et les journaux, ne s'arrêtent point, pour l'amour du ciel, au simple gémissement, à la ridicule saute d'humeur de monsieur le chevalier “les bras en l'air”. Le temps presse, pour notre enseignement catholique et français, d'aller aux questions essentielles. Nous ne voulons rien exagérer. Mais puisque *l'Action nationale* a été fondée pour dire des choses serviables plutôt qu'agréables, nous prions nos éducateurs de tout ordre de se demander consciencieusement si, au train où vont les choses, ils n'auraient point par hasard à choisir entre former pour demain, et coûte que coûte, une génération de catholiques apôtres, ou voir grandir une génération d'incrédules et d'antiléricaux?

Jacques BRASSIER

La Vie courante

Adresses de lettres Un Canadien français de Calgary attirait dernièrement l'attention des nôtres, dans la *Survivance* d'Edmonton, sur les inscriptions des lettres. Combien, faisait-il remarquer, écrivent leurs lettres en français mais les adressent en anglais. Ils sont plus assurés, prétendent-ils, qu'elles se rendront ainsi à destination.

Faux prétexte. Il se peut que certains employés des postes montrent parfois de la mauvaise volonté. Cela est arrivé à Calgary même, un jour où l'auteur de l'article de la *Survivance* avait adressé en français bon nombre de circulaires. Il ne s'en est pas trop ému, car sauf quelques manifestations de mauvaise humeur, que peuvent faire ces employés fanatiques si l'adresse est bien rédigée ?

Abandon volontaire Là encore la situation est entre nos mains. C'est l'abandon volontaire de nos droits qui rend leur maintien difficile. Si un employé de poste s'esclaffe ou proteste devant une lettre adressée en français, c'est que ce fait est rare, presque phénoménal. D'usage courant, il n'attirerait pas son attention. Or cet usage dépend de nous. Et nous avons le devoir de le maintenir par tout le Canada, dans les provinces de l'Ouest comme dans celles de l'Est.

Et ici, Québécois, battons notre coulpe. Car ils sont nombreux ceux de notre province qui, écrivant à des Canadiens français de Toronto, de Winnipeg ou de Vancouver, se croient tenus d'adresser leurs lettres en anglais.

Détails importants Détails encore, dira-t-on peut-être. Soit, mais ce sont ces détails qui sauvegardent nos traditions; c'est par eux que se révèle notre caractère ethnique; c'est même d'eux que dépend souvent la subsistance de plusieurs des nôtres dont les positions sont liées à cet emploi de la langue française. Il en est ainsi d'ailleurs dans la défense de tout trésor matériel ou spirituel. Ce ne sont pas d'ordinaire les coups d'éclat, mais la vigilance constante et ferme, la fidélité aux petites choses qui constituent leur meilleure sauvegarde.

Aussi faut-il féliciter le député de Québec-Est du plaidoyer qu'il a prononcé récemment à l'Assemblée législative en faveur de notre langue. Il a insisté sur ces détails avec humour et courage. Il s'est gaussé de ces expressions anglaises dont nos députés farcissent leur langage: *Drop, carried, stand, chair, hear*. Il a dénoncé la rédaction de nos lois, vrai charabia qui n'appartient à aucune langue. Il a fustigé l'abaissement de ceux qui, en chemin de fer, proclament implicitement l'infériorité du français en n'employant que l'anglais. Les députés de Laviolette et de la Beauce, ainsi que le ministre de la Voirie, appuyèrent ces remarques opportunes.

Campagnes du bon parler De tels actes valent qu'on les souligne. Ils justifient et affermissent les campagnes qui se poursuivent actuellement.

J'ai déjà parlé du mouvement de re francisation, lancé par la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec. Je voudrais signaler aujourd'hui ces journées, semaines ou mois du "bon langage", entrepris dans plusieurs de nos maisons d'enseignement secondaire, à Québec, à Sherbrooke, à Montréal, à Saint-Hyacinthe, aux Trois-Rivières, etc.

Supérieur, professeurs, élèves prennent part à l'ardente croisade. Le mot d'ordre est parti du chef, les lieutenants le répètent et le commentent, les soldats l'exécutent. Et c'est, durant plusieurs jours, un généreux effort, — qui deviendra bientôt

une habitude —, appuyé sur de multiples industries, stimulé par une vigilante attention, pour mieux maîtriser cet incomparable mais difficile instrument qu'est la langue française. Il faut l'épurer de tout barbarisme, l'articuler sans faiblesse, la manier avec élégance et délicatesse. Cette méthode intelligente et tenace ne peut donner que d'excellents résultats.

La langue du sport Qui sonnera le tocsin? se demande dans le *Devoir* du 18 mars un correspondant qu'offusquent à bon droit tous ces termes anglais dont nous accable le sport. Voici l'été. C'est la saison de la balle au camp. Ce qu'il va en fleurir de *strike*, de *foul* et de *fair ball*, de *base* et de *run*, etc., etc. Il faudrait entreprendre la campagne du "jeu en français". Qui s'y mettra? qui sonnera le tocsin?

Mais la récente initiative des collèges nous fournit la réponse. Ce sont nos maisons d'éducation qui entreprendront cette campagne. Elles ont déjà commencé. Depuis longtemps les mots français sont en usage dans leurs jeux. Il s'agit d'augmenter l'effort, de profiter de l'atmosphère créée par le réveil actuel pour faire disparaître toute trace d'expression anglaise.

La part de nos écoles Il s'agit aussi d'enrôler dans le même mouvement nos multiples écoles. A tous ces enfants qui, au sortir des classes, vont courir à leur jeu favori, il faut répéter, avant leur départ, les mots français qu'ils devront employer.

Tâche ardue, patiente, de longue haleine... je le veux bien, mais tâche possible et nécessaire. *L'Enseignement primaire*, qui rend tant de services aux instituteurs et sert si bien ces nobles causes, ne pourrait-il pas dresser un plan de campagne, en indiquer la marche, en stimuler l'exécution? D'autres organismes viendraient l'appuyer. Et nous nous débarras-

serions peu à peu de ce chancre hideux qui ronge notre belle jeunesse. Mais la saison avance. Il n'y a pas une minute à perdre.

Pierre HOMIER

P.S.—Un ami me communique un "laissez-passer" émis par le chef de la sûreté provinciale pour la division de Québec, absolument bilingue. Nous souhaitons qu'il en soit ainsi pour la division de Montréal.

P. H.

L'ENQUÊTE SUR LE LAIT

Les "barons" du lait sont familiers avec les méthodes des écumeurs qui exploitent le public dans d'autres domaines: électricité, charbon, etc. Ils pratiquent la surcapitalisation et la division des actions, ils accumulent des réserves, ils s'attribuent des salaires et des dividendes plantureux. Ils paient le lait sur deux bases: un prix pour le lait vendu en nature, un autre pour le surplus transformé en beurre ou en fromage. Ils inscrivent des montants fabuleux aux chapitres de la dépréciation, de la casse des bouteilles, des mauvaises créances et de l'administration. Bref, ils ont recours aux trucs de comptabilité les plus perfectionnés.

Les distributeurs sont organisés pour fixer les prix qu'ils paient à leurs fournisseurs et qu'ils exigent de leurs clients. Si ces prix sont au-dessous du coût de revient des producteurs et au dessus du pouvoir d'achat des consommateurs, tant pis!

Décidément, il faut un changement au système.

De l'Ouest nous vient l'exemple. Une coopérative groupant 3,029 producteurs de lait approvisionne la ville d'Edmonton. A Winnipeg, la distribution du lait est sous le contrôle de la Commission des Services publics.

Coopération ou contrôle? La première solution est préférable si producteurs et consommateurs veulent s'entendre. Sinon, il faudra recourir à la seconde.

A. R.

Vie de l'Action nationale

Toujours sur la brèche

Dans une note au bas d'une page, le mois dernier, nous rappelions les initiatives que ne craignent pas de prendre nos directeurs, en marge du travail absorbant de la revue. A deux reprises, M. l'abbé Lionel Groulx vient encore de payer de sa personne. Il était un des orateurs à la grande assemblée de la Société Saint-Jean-Baptiste, au Monument National, le 10 avril. Rappelons pour mémoire que se trouvaient à ses côtés, l'honorable Ernest Lapointe, ancien ministre; l'hon. Alfred Duranleau, ministre de la Marine; M. Armand Lavergne, vice-président des Communes. M. l'abbé Groulx a aussi présidé le lendemain, 11 avril, à la Palestre Nationale, une grande soirée de refrancisation organisée par l'A.C.J.C. Le principal orateur était l'hon. J.-E. Perrault, ministre de la Voirie, Québec.

Ceux qui écrivent

Nos directeurs sont partout, c'est le cas de le dire. Ils ne négligent pas plus la plume que la parole pour défendre ou propager leurs idées. Pendant que M. Groulx rehausse de sa présence de grandes assemblées, MM. Hermas Bastien et Léopold Richer, ce dernier d'Ottawa, publient des livres: le premier un ouvrage de critique et de littérature générale, *Témoignages*; le second, une étude qu'il intitule *Marché de dupes*, en marge de la conférence économique d'Ottawa. De son côté, le R. P. J.-Papin Archambault, S.J., vient de préparer, de concert avec les principaux sociologues de la province, un programme de *Restauration* sociale qui est à faire

son tour de presse; M. Olivier Maurault, P.S.S., donne au *Devoir* un article documentaire sur la Société Historique de Montréal; de M. Albert Rioux, également dans le *Devoir*, diverses études sur le problème agricole; de M. l'abbé Albert Tessier, des Trois-Rivières, un article fouillé au *Canada français*, Québec, sur les *Vieilles enseignes* en usage chez nos ancêtres, au temps de la domination française.

Radio et langue française

Dans un autre domaine, M. Esdras Minville, président de la *Ligue d'Action nationale*, s'est ému, et non sans raison, de l'attitude de la *Commission canadienne de la Radio*, à l'endroit de la langue française. C'est pourquoi, avec l'approbation de tous ses collègues de la *Ligue*, il a adressé à M. Hector Charlesworth la lettre suivante:

Le 27 mars 1933

Monsieur Hector Charlesworth
Président de la Commission canadienne de la Radio
Ottawa, Ont.

Monsieur,

Vous avez déjà reçu de la part des journaux et d'un certain nombre de groupements sociaux et patriotiques des observations au sujet des émissions radiophoniques transcanadiennes données en anglais seulement sous les auspices de votre Commission.

La *Ligue d'Action nationale* s'associe à ces protestations. Les explications fournies récemment par M. Maher, votre vice-président, ne nous satisfont pas. La Commission de la Radiophonie est un service fédéral et, comme tel, bilingue. Il n'y a pas lieu pour elle de se demander si les programmes

bilingues, annoncés dans les deux langues, ennueront ou n'ennueront pas certains usagers de la radio. Elle doit d'abord respecter son caractère de service bilingue.

Si nous insistons sur ce point, c'est que nous ne voulons pas recommencer au sujet de la radiophonie les batailles que nous avons dû livrer au sujet du timbre et de la monnaie bilingues.

Il serait si simple, pour tout organisme relevant du fédéral, de prendre tout de suite le parti d'assurer au public un service bilingue et de s'éviter ainsi des récriminations et des interventions ennuyeuses peut-être, mais nécessaires.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

Le président,

Esdras MINVILLE

Si les protestations de ce genre se multipliaient, dans tous les milieux où la langue française n'est pas traitée avec les égards qui lui sont dus, on aurait tôt fait de constater une crainte salutaire et des améliorations notables.

Le comté de Russell

Peu de temps après, toujours au nom de la *Ligue*, M. Minville a écrit une seconde lettre, cette fois aux députés canadiens-français aux Communes. Il s'agit des modifications projetées à la carte électorale et du sort que l'on veut faire au comté canadien-français de Russell, dans l'Ontario. Suit la lettre de M. Minville:

MM. les députés,

Vous serez appelés bientôt à vous prononcer sur le projet de redistribution des arrondissements électoraux du Canada.

La rumeur veut que le bill de redistribution prévoie, entre

autres modifications à la carte électorale, la suppression du comté de Russell, Ont.

L'Action nationale n'accorde à la stratégie électorale qu'une attention fort mitigée, tant que celle-ci ne va pas jusqu'à violer la justice et à compromettre les intérêts supérieurs de notre groupement ethnique.

La minorité canadienne-française de l'Ontario élit à la Chambre des Communes six députés. Etant donné le nombre de ses votants, elle devrait en élire neuf. Or le comté de Russell, un des plus anciens du pays, est le comté ontarien qui compte la plus forte proportion d'électeurs canadiens-français. Depuis une dizaine d'années, il a envoyé aux Communes un représentant de notre groupe. La suppression de ce comté constituerait à sa face même une injustice à l'endroit des Franco-Ontariens et donc de l'électorat canadien-français tout entier.

L'Action nationale proteste contre ce projet. Elle vous invite à vous y opposer de toutes vos forces. Quelle que soit votre bannière politique, vous êtes avant tout, à Ottawa, les protecteurs et les défenseurs de notre peuple. Votre adhésion facile ou expresse à la suppression du comté de Russell constituerait une violation pure et simple de votre mandat, et comme telle, vous placerait en singulière posture vis-à-vis de l'électorat de vos comtés respectifs.

Veuillez agréer, MM. les députés, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Le président,

Esdras MINVILLE

Refrancisation

M. Paul Gouin, fils de l'ancien premier ministre de la province, donnait dans notre livraison d'avril un article fort au point, sur la *Refrancisation de la province*. Cette question

de la refrancisation, si importante, occupe de plus en plus les esprits. On n'ignore sans doute pas qu'elle a inspiré toute une campagne dans la région de Québec, sous l'impulsion de *La Société des Arts, Sciences et Lettres*, dont Me J.-Horace Philippon, avocat, est le président. Un mouvement du même genre se dessine à Montréal. Il est encore à l'état embryonnaire, mais on a l'espoir de le voir se développer. Inutile de dire que nos sympathies sont acquises à ceux qui poussent l'idée. La *Ligue d'Action nationale* se propose bien de les seconder dans la mesure de ses forces, et d'avance elle met à leurs service les ressources dont elle dispose.

La revue

Pour ce qui concerne la revue nous n'avons guère à ajouter à nos remarques du mois d'avril. Il y a cependant fléchissement, et pour cause, dans la rentrée des abonnements. Aussi demandons-nous à tous nos amis de redoubler de zèle. La revue est assurée de vivre. Cela ne fait aucun doute. Est-ce suffisant ? Nous ne le croyons pas. Car la revue a une influence à exercer, et ce n'est qu'à la condition d'être lue qu'elle atteindra son but. Aussi faut-il l'introduire dans tous les milieux, et le plus rapidement possible. C'est pourquoi nous rappelons à nos propagandistes, à nos collaborateurs, à nos amis de toutes catégories, de ne pas abandonner le travail mené à bien jusqu'ici.

Harry BERNARD